

Boris du Boullay

boris@lesfilmsminute.com

06 82 69 55 49

Après coup

12 minutes | 2009

<http://lesfilmsminute.wordpress.com/category/films-la-chute/>

SÉQUENCE 1 - PROLOGUE

Images

Noir

Voix-off

Vendredi 24 août 2007, l'été revient doucement à Paris, je marche dans la ville sans réussir à fixer mon attention, mes désirs, mes envies.

Deux jours auparavant, je suis tombé de vélo, tout seul, à l'arrêt, sur le trottoir comme une merde, violemment, sur l'épaule droite et depuis j'ai le bras bloqué.

Hier, j'ai enfin réussi à lever légèrement le bras et j'ai réussi à me lever. Je suis sorti de chez moi.

Aujourd'hui, je me retrouve dans le hall du MK2 bibliothèque et je dessine des ronds avec mon bras, progressivement, tout en marchant pour tenter de récupérer un peu plus de liberté de mouvement, pas à pas.

Je marche dans le hall du MK2 bibliothèque, il y a peu de monde, les sons sont étouffés.

Je ne supporte plus le bruit.

J'hésite, j'arpente le hall.

Je retourne une nouvelle fois dans la boutique de DVD.

Sans curiosité. Pas d'envie, sauf cette envie tenace de nager.

J'aime bien ce quartier du MK2 bibliothèque, ce quartier dans lequel j'habitais il y a quinze ans. Il n'a pas changé, non, il s'est transformé. D'un terrain vague, d'un pâté de maison de bout de ville, de fin de rue, de voie ferrée, c'est devenu un quartier de bord de mer, de grand ciel.

Aujourd'hui, comme avant, c'est là que je rêve de ne penser à rien. Arrêter, ne penser à rien.

Ma tête semble se vider. Est-ce que je commence à fixer assez, pour avoir le regard assez vide pour être enfin reposé ?

SÉQUENCE 2 – INCIDENCE

Images

Images fixes

Voix-off

Ce matin, dans mon bain, je lisais Jean-Michel Frodon pédaler dans *les Cahiers du cinéma* pour essayer de sauver *Boarding gate* d'Olivier Assayas. Puis j'ai lu Asia Argento dire que la notion de plan n'avait pas de sens dans la direction d'acteurs d'Assayas, qu'il filme dans une restitution plus globale. Moi qui ne comprends toujours pas ce que c'est qu'un plan, j'ai mis la tête sous l'eau dans mon bain.

Comment est-ce possible, un plan par Assayas, dans une restitution plus globale ?

C'est quoi ? Est-ce que ça ne serait pas toute la mise en scène des années 90, le cinéma de Claire Denis ? En même temps, ma cinéphilie s'est arrêtée à la fin des années 80. Qu'est-ce que je sais des années 90, moi ? J'ai passé les années 90 à courir dans la montagne.

J'ai préféré vérifier, aller voir *Boarding gate*. C'est ça que j'aime dans les vacances, c'est ça que j'aime dans le chômage, c'est qu'on a le temps de pouvoir vérifier. Pouvoir avoir le temps de vérifier, c'est pouvoir construire sur des bases saines et solides.

Bon, voilà, je viens de vérifier. J'ai vu *Boarding Gate* au MK2 bibliothèque. Ça n'a pas de sens pour moi. C'est ce que je me dis en arpentant ce hall. Je voudrais m'asseoir pour y réfléchir dans les sièges rouges, mais les sièges ne sont plus là. Je reste debout.

Je me dis que je ne comprends plus le cinéma.

Je ne comprends plus ce désir d'agencement des plans, ce découpage.

En face de moi, une femme marche dans le hall, elle regarde légèrement vers le haut. Elle semble chercher quelque chose. Je la regarde.

SÉQUENCE 3 – BOUCLE

Images

La boucle vidéo en entier (16 secondes)

Pas de son

SÉQUENCE 4 – CONFIANCE

Images

La boucle vidéo en entier (16 secondes)

Voix off

J'ai perdu confiance, j'ai tellement perdu confiance.

Je ne sais même plus ce que c'est. J'ai l'impression d'attendre, maintenant.

Je sais que ça n'arrive plus. Je sens que le désir s'échappe, qu'il se dérobe dans toute son affectivité.

Il s'agit d'aller vers la mort, en conscience.

Le premier film que je suis allé voir tout seul, c'était *Histoire d'Adrien* de Jean-Pierre Denis, un dimanche soir au Cyrano.

C'était un film d'adulte.

Ce film commençait par un viol. Elle avait les jambes écartées, il me semble que l'eau coulait. Ou alors c'était du sang. Elle était violée sous des branchages, sous des feuilles vertes. Comme celles que je filme aujourd'hui.

Alors, c'était ça le cinéma, ce sentiment angoissant, seul dans le noir à voir quelque chose que l'on ne comprend pas, que l'on n'a pas le droit de voir.

Le cinéma, c'était donc la fin de la parole, la fin de la parole avec ma mère.

Le cinéma, c'était le début de la voix intérieure, la fin de l'enfance.

C'était ce sentiment, le cinéma.

Ce sentiment qui me plaisait après coup, mais qui m'a fait perdre confiance.

SÉQUENCE 5 – L'ECHAPPEE BELLE

Images

La boucle vidéo en entier au ralenti

Voix-off

Cette femme qui marche dans le hall, je sais que je veux en faire quelque chose d'elle, là tout de suite.

J'ai cette envie irrépressible, cette pulsion.

Quelque chose qui ne la concerne pas directement, mais dont elle est aujourd'hui dans cet instant le maillon central.

Elle s'avance dans le hall. Je sais, je pense qu'elle va revenir.

Je veux la filmer là tout de suite, à son insu. Capturer ce qui m'échappe sans attendre.

Qu'est-ce qui m'échappe ? La réalité ? La vie ?

La vie coule en moi, je n'en ai pas connaissance, mais je le sais.

Je voudrais tant que tout concorde, là dans cet instant, que ce désir, cette femme, le cinéma, mon intention, je voudrais que tout concorde à saisir la vie.

Est-ce que cette vie qui coule en moi peut se révéler dans le cinéma ? Est-ce que le cinéma pourrait donner à voir cette vie-là ?

Est-ce que je peux percevoir une vie seconde, médiatisée dans le cinéma, la vidéo, les films super 8, les mails, le réseau, une vie qui se voit après coup, une vie qui se vit après coup.

Je veux éprouver cette intuition de cinéma pour savoir si je suis cinéaste.

Je marche à sa rencontre. Je commence à la filmer. Elle est loin. Je ne sais pas comment zoomer. Je n'ai jamais aimé les modes d'emploi. Je ne me suis jamais senti capable de comprendre un mode d'emploi.

Je sens qu'elle m'échappe.

Je n'ose pas la cadrer. Je suis impréparé. Elle ne se doute de rien, en tout cas, c'est ce que je sens du peu de contrôle que j'ai de mon champ de vision. Je tente de relever la caméra de mon téléphone, mais mon bras me fait mal à cause de cet accident de vélo. Je ne peux pas lever le bras.

Elle est passée. Elle s'éloigne dans mon dos.

J'essaye mentalement de me souvenir de cette femme. Je sais que je vais la revoir, sur ces images que je viens de capter. La voir.

SÉQUENCE 6 – APRES COUP

Images

Noir, puis la boucle au ralenti + arrêts sur images sur les éléments clefs de la description

Voix-off

Ce film est un film de cinéma.

Sur l'écran, je regarde cette femme en boucle.

Je la regarde comme j'écoute une chanson de C Jérôme ou de Nana Mouskouri, sans m'arrêter, sans respirer.

Je regarde le temps passé à l'œuvre dans cette séquence, indéfiniment.

Toujours cette question, est-ce que ce qui s'est passé dans ce hall est visible dans ces images ?

Ou plutôt qu'est-ce qui s'est passé qui soit visible dans ces images ?

Ou plutôt, qu'est-ce qui est visible dans ces images passées ?

A repasser en boucle cette femme qui marche dans le hall, je me dis que l'image a valeur de preuves. Peut-être même qu'elle est le réel, qu'elle supplante le réel.

Qu'elle supplante un réel qui n'existe que dans une mémoire défaillante.

J'ai filmé cette femme pour la revoir plus tard, pour lutter contre l'oubli. Pour la reproduction, la rétention secondaire aurait dit Bernard Stiegler qui joue avec les lieux communs.

Impossible de pouvoir poser le regard, d'en avoir un horizon.

Cette impossibilité de passer à l'âge adulte, c'est ce pied de cette femme qui s'avance, ce pied qui me repousse en enfance.

Cette déception, cette douce déception.
Le noir. Cet anti-chambre du plaisir régressif.

Déception d'être au milieu du guet. C'est la subjectivité. L'impossibilité absolue, radicale de l'impersonnel.

J'ai filmé cette femme pour l'intégrer dans le cinéma, pour l'intégrer dans ma vie, malgré elle, violemment.

Le cinéma reste à distance, au moment du tournage, tout seul dans un champ d'herbes et dans la restitution, seul dans la lumière. Ou dans le noir, je ne sais plus.

J'ai filmé cette fille parce que comme tout cinéophile, je conserve. Au lieu de vivre, je conserve après coup.

Je revois cette femme. Je la revois à peine. Sa réalité n'est plus. Me restent le souvenir et ce film.

Le souvenir se bat contre le film, mais le film prend le pouvoir.

Dans ce bloc de film arraché au réel, rien ne donne quoi que ce soit de réel. Rien de ce que je vois ne correspond à ma perception de cet instant.

Le cinéma a son propre réel dans lequel nous nous débattons.

Je regarde cette séquence.

Je ne suis pas sûr de ce que je vois.

Je regarde le souvenir de cet instant.

Je regarde cette séquence pour l'épuiser. Je ne suis jamais sûr de l'avoir bien regardée, chaque nouvelle vision me rappelle à nouveau que je la regarde. Il n'y a pas une fois qui ressemble à la précédente. Nous sommes dans le registre du proche.

La conscience ne sait pas unir ce que le cinéma unit.

Ou plutôt la conscience ne sait pas retenir ce que le cinéma peut répéter inlassablement, ou que j'imagine pouvoir répéter inlassablement, alors, le cinéma a donc sa vie propre.

Je regarde cette séquence. Entre chaque vision, il me semble sombrer dans un grand trou. Sans mémoire, sans rien, perdu, abandonné, comme un enfant sans mère, lâché sur une plage de sable, au mois d'août, la laine mouillée du maillot de bain, dont je ne sais plus dire si c'était, au toucher, agréable ou désagréable.

Revoir cette femme me rappelle à l'âge adulte. Est-ce pour cela que je ne parviens pas à la cadrer plus en hauteur, plus que mon mal d'épaule ?

Filmer ceux que l'on aime, disait la Nouvelle Vague.

On ne filme pas ceux que l'on aime, c'est trop cruel.

Peut-être les enfants, parce que la vie est cruelle.

Aimer le cinéma, c'est aimer vivre en décalage.

Il n'y a pas de temps qui passe, seulement du temps passé.

Le cinéma est parfaitement nostalgique.

Cette femme, la filmer, c'est lui donner un imaginaire de cinéma.

Je regarde cette séquence à nouveau.

Je sais quand je la filme que la vraie jouissance n'est pas de capter cette image, mais la revoir plus tard, dans le silence. Dans la stupéfaction.

Je regarde cette séquence.

« Le passé immémorial est intolérable à la pensée », écrit Lévinas, c'est ça après tout, un cinéma qui se refuse dont seules quelques traces marquent l'intentionnalité après coup. 24 images comme autant de traces.

Filmer avec les bras, toucher le réel avec le regard.

Je regarde coûte que coûte. Même si je me souviens que ma mère me disait « ça ne me regarde pas ».

Petit, on me disait « ça ne me regarde pas ».

Mais quelle joie de voir des images de mauvaise qualité, enfin, il n'est plus question de qualité de l'image.

SEQUENCE 7 – AFFECTIVITÉ DU CINÉMA

Images

La boucle deux fois de suite

Voix-off

Je n'ai jamais eu confiance dans le réel, trop complexe, trop sensitif, trop introjeté dans le corps pour pouvoir en faire quelque chose. Le cinéma, c'est le repos de ce réel épuisant.

Je veux faire un cinéma de l'affectif, de l'enfance, de la vie quotidienne et de la confiance retrouvée. Un cinéma le corps grand ouvert, prêt à être ouvert au couteau, déchiqueté.

Voir dans cette femme l'abandon du cinéma, de mes rêves d'enfant et de la mort qui vient, la quarantaine sans effort, la solitude, les lieux communs.

Aucune lucidité dans le cinéma affectif, le cinéma affectif joue depuis et ne peut se voir, il permet d'entrevoir.

Peut-être que l'affectivité de la vie se joue dans les lieux communs de la vie réelle.

Le cinéma, la vie projetée du cinéma permet-elle de voir un lieu commun affectif dans toute sa crudité réelle ?

Un lieu commun qui donnerait à voir, comme pas un mot, pas un mot ?

La réalité de la vie se brouille complètement, se morcelle. Je ne ressens plus d'unité, c'est l'éparpillement.

Ça me rend particulièrement fragile, sujet aux colères physiques. Je veux essayer de faire rejoindre les deux bouts, celui de la vie et celui du cinéma qui est en train de naître. Je voudrais bien que mes deux bras arrivent à re-sceller ces deux trucs, ces deux machins, ces deux bidules, ces deux choses, ces deux bazars, ces pinces de crabe, quel pingouin.

[...]

Je crois toujours que je peux entourer le cinéma de mes bras.

C'est mon fil électrique de petit Joey, aurait dit docteur B. (bee)

La sensation d'être à l'écart qui ne me regarde pas.

SÉQUENCE 8 – ÉPILOGUE

J'ai continué à aller au cinéma, tout le temps. À la cinémathèque. J'étais jeune, j'étais seul et mes copains se masturbaient, surtout à l'époque de Roland-Garros. Moi, j'allais dans le noir, j'ai ouvert les yeux sur l'écran.

Au studio Bertrand, la lumière ne se rallumait pas entre les films. Je mélangeais les films, et j'étais même pas heureux, même pas rassasié, mais en route.

J'ai commencé à vouloir assouvir mon désir.

Je voulais voir si je pouvais me lever de mon siège et m'approcher de cette femme qui avait les jambes écartées sous les feuillages et si je pouvais approcher ma main pour voir comment c'était à l'intérieur.

D'abord, j'ai regardé.

Puis j'ai touché, observé, regardé encore.

J'essayais encore de toucher.

Je me suis résigné à l'idée que je devrai étouffer ce désir qui ne menait à rien.

J'ai eu peur de perdre les pédales.

Et un jour, j'ai couru très vite.

J'ai couru avec de telles ressources de souffle, que lorsque je me suis arrêté, j'étais devenu une machine à courir.

Il fallait que je coupe ce désir en moi qui était si fort.

Le cinéma, maintenant, je le faisais, je le fabriquais.

Il me semblait que mon désir était devenu cette fabrication.

Simplement parfois, toujours cette colère dans les bras, cette colère de ne pouvoir comprendre même après avoir touché cette chatte avec les doigts.

Je me mordais les lèvres pour ne pas me faire mal.

Détourner le désir sexuel vers le cinéma.

La projection du désir.

Même geste que celui d'enrouler une bobine de film.

Aller au cinéma, c'était la soif, l'odeur du train de banlieue, les mains collantes

Je cherche à atteindre et je n'atteins pas.

Si on ne peut pas voir les films qu'on aimerait voir, alors on les fait.
Simplement filmer.

Le cinéma, c'est des images à faire descendre, du linge à décrocher, des images fixes pour
des images animées, jamais je ne trouverai l'image de l'eau qui coule que j'ai en tête,
l'eau qui coule/la vie inextatique de Michel Henry.

Retrouver la parole, à accepter ce voir. Puis filmer.
J'ai décidé de filmer.

Avant je filmais des lignes d'horizon, des plans, des plans-séquences où je cherchais à
voir.

Je veux filmer pour que les images soient réceptrices, réceptrices de cette volonté de voir.

Impossible de retrouver la confiance. Une petite mort avant la grande.

Vivre, souffler, respirer, avant de mourir.